



CLASSIQUES
GARNIER

« [Préambule] », in BADIOU-MONFERRAN (Claire) (dir.), *La Littérarité des belles-lettres. Un défi pour les sciences du texte ?*, p. 21-22

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-1330-8.p.0021](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-1330-8.p.0021)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2013. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Les études ici rassemblées rendent compte de l'actualité de la recherche sur les belles-lettres. Elles sont le fait d'experts d'âge et d'univers de pensée très divers, mais qui tous, se positionnent par rapport à la question de la délittérisation du corpus concerné, quelle que soit la réponse qu'ils proposent.

Significativement, les objets choisis par les plus jeunes contributeurs se situent délibérément en marge du canon littéraire : genre éditorial des *Ana* (ou recueil de bons mots), collections de *clefs* (Karine Abiven & Anna Arzoumanov), *Mémoires* (Juliette Nollez), *Correspondances* (Cécile Lignereux), *Oraisons funèbres* (Sophie Hache), *Sermons*, *Poèmes d'éloge*, et *Lettres de consolation* (Stéphane Macé). Si les *Ana* et les *Clefs* constituent des « objets textuels non identifiés », *ie*, non repérés par le canon, les *Mémoires*, *Correspondances*, *Oraisons funèbres* et *Sermons* notamment, ont pu un temps y être intégrés, et le projet des contributions ici réunies est précisément de les en faire sortir. Tout du moins, de produire l'histoire de cette réception littérisante et de prendre le contre-pied des lectures stylistiques, tout à la fois réductionnistes, anachroniques et dominantes depuis l'époque romantique. Il s'agit d'enquêter sur une « littérisité problématique » (Sophie Hache), de renoncer à une « impossible stylistique d'auteur » (Juliette Nollez), de valoriser les motivations « pragmatique[s] » – et non esthétiques – du « travail sur la langue » (Cécile Lignereux), de repenser les « scènes englobantes » du poème d'éloge ou du sermon en termes de « visée politique » et « religieuse », plus que « littéraire » (Stéphane Macé).

Entre ces contributions, dont la démarche non littérisante – sinon délittérisante – est supposée être appelée par la nature des corpus à l'étude (fondamentalement hors canon), et celle de Frédéric Calas, qui traite au contraire de textes consacrés (Les *Fables* de La Fontaine, les *Lettres persanes* de Montesquieu, *L'Ingénu* de Voltaire), et dont l'indifférence à la question de la « valeur » est affaire de décision, il existe plusieurs ponts. Celui, bien entendu, consistant à aborder les textes classiques comme de la littérature-discours. Mais aussi celui rapportant la réception non esthétisante de ces productions lettrées à des arrières-plans

théoriques qui prétendent tous, ici même, accorder une place importante à la question de l'esthétique : l'analyse du discours telle que la fonde Dominique Maingueneau, la philologie renouvelée de Delphine Denis, la stylistique intégrative d'Anna Jaubert et son décalage pragmatique, la théorie variationniste du texte de Jean-Michel Adam. Les théories les plus productives ont parfois un impact imprévu. Ce n'est pas une moindre surprise que de trouver dans ce livre des contributions qui défendent un parti-pris délittérisant, en s'appuyant paradoxalement sur des approches qui s'attachent à rendre compte de la littéarité – mais il est vrai hors des orthodoxies et dans une perspective défigante.

Autre motif d'étonnement : dans cette section, les quatre contributions plaidant, à l'inverse, pour une réception littérisante des belles-lettres, se donnent toutes à lire comme des réactions. Réaction à l'introduction du collectif *Il était une fois l'interdisciplinarité* (2010), dirigé par mes soins, pour le texte de Ute Heidmann et Jean-Michel Adam ; réaction à l'édition, de Jean Goldzink, de *l'Épreuve* de Marivaux (1991), pour la contribution de Jacques Dürrenmatt ; réaction du texte de Laurent Susini et de celui d'Anne-Marie Paillet à l'introduction du collectif *La langue littéraire* (2009), dirigé par Gilles Philippe et Julien Piat, et où se dessine une opposition entre la langue « conservatoire » de l'ancien régime littéraire et la langue « laboratoire » de la Modernité. Tout à la fois légitimes et fécondes, ces répliques montrent, par leur statut même de réplique, que, concernant les productions lettrées de la Première modernité, le discours littérisant n'est pas spontané ; que sa convocation, en somme, est seconde et répond à une forme de déni. Ces conditions d'émergence manifestent la preuve, par différence, du tournant délittérisant des études consacrées aux belles-lettres. Bien entendu, ces « réactions » n'engagent pas la même conception de la littéarité. Celle de Jean-Michel Adam et d'Ute Heidmann repose sur le principe de la variation intertextuelle. Celle de Jacques Dürrenmatt sur celui la variation éditoriale. Celle d'Anne-Marie Paillet sur celui de « l'efficacité expressive » et celle de Laurent Susini sur une « émancipation concertée de la *koiné* [langagière] ». La diversité des approches montre toute la difficulté qu'il y a, aujourd'hui, à se saisir de la littéarité de cette littérature d'avant la littérature. Elle invite au dialogue des disciplines.